

Un parcours scolaire sur les chemins du centenaire de la Grande Guerre

Inès Enniafa, élève de 3^{ème}
Collège Ferdinand Clovis Pin de Poitiers

C'était un jour ensoleillé malgré la fraîcheur de novembre qui rendait le vent agressif, et je marchais machinalement dans la rue, mes talons battant le goudron activement. En apparence, rien de particulier ou qui différait de ce qui pouvait se passer dans ma banale vie d'écolière.

J'entrai dans la cour de l'école primaire où j'étudiais, passant le portail recouvert de peinture vert mélèze qui s'écaillait par endroits, laissant apparaître de petites taches de rouille. Ma classe réunie et rangée, nous montâmes dans notre salle aménagée plus tôt dans la journée. Une fois que le monde que l'on devait exceptionnellement accueillir à l'école primaire Antoine de Saint-Exupéry ce jour-ci fut totalisé, nous nous assîmes.

Bien que l'on m'en avait vaguement parlé durant mon enfance, c'est cette après-midi que je connus « ma première approche » de la guerre, de sa violence et de ses souffrances. Oui, c'est à partir de ce jour, de cette heure, de cette minute où j'étais assise à l'écoute des collégiens présents dans ma classe, que j'ai « rencontré » la Première Guerre mondiale, aussi appelée la Grande Guerre.

En utilisant toutes mes capacités mentales au mieux que je le peux, j'ai le souvenir, dans ma façon de voir les choses à l'époque, de l'avoir toujours personnifiée. A cette période de ma vie, je la voyais un peu comme le méchant dans un film, un film dont il existerait des dizaines et des dizaines de variantes en toutes langues et que je n'aurais pas vu puisque mes connaissances à ce sujet étaient plus qu'approximatives.

Les élèves de troisième nous présentèrent un défunt soldat de la Première Guerre mondiale et lurent quelques lettres échangées entre lui et ses proches. Au bout d'un moment, une dame qui se situait à ma gauche, se mit à verser quelques larmes. Quelques regards convergèrent dans sa direction et je m'empressai de lui tendre un mouchoir. Ses larmes cristallines furent alors absorbées par les fibres du papier et semblèrent s'évanouir aux coins de ses yeux céruléens.

Cette dame était en fait la petite-fille de ce soldat « mort pour la France », cette petite-fille qu'il n'a jamais pu connaître et qu'il ne connaîtra jamais, mais qui a hérité de ce qu'il était. Il avait aussi un petit-fils et une autre petite-fille, également présents ce jour-là. Mais ce qui m'a le plus marqué lors de cet échange, fut je pense la dernière lettre lue par les collégiens. Écrite par l'un de ses camarades et adressée à sa femme, elle traitait de la mort de cet homme, le 17 septembre 1918. Le camarade du soldat, Liège Abel, racontait que son compagnon avait été au départ atteint d'une balle et n'avait « pas souffert du tout ». En vérité il avait déjà connu une souffrance sans nom durant les quatre années précédant son décès, ayant vu des choses qu'on ne souhaiterait jamais

voir, des choses déchirantes et d'une atrocité sans pareil, qu'on trouverait aberrantes à la connaissance de leur cause ; pourtant il n'a pas vu la victoire, si on put trouver quelconque gratification à gagner une telle chose qu'est la guerre.

J'avoue avec un peu de consternation ne pas me rappeler de tous les détails de cette après-midi ; c'est comme si le temps estompait mes souvenirs jusqu'à les taire partiellement seulement, à la manière de la peinture qui s'écaille sur le fer oxydé du portail. Honnêtement en ce temps-là j'avais du mal à prendre conscience de beaucoup de choses qui semblaient appartenir au monde des adultes, monde que j'estimais bien éloigné du mien. Des choses qui aujourd'hui commotionneraient ma personne sensible ne m'auraient jadis jamais affectée en aucune façon, effleurant mon esprit illusionné sans m'atteindre, sûrement à cause du manque de maturité et de lucidité de l'enfant que j'étais et que je suis toujours un peu.

Ce fut pour moi ce jour-ci, alors que j'étais encore insouciante et ignorante de la réalité de la guerre, que débuta à travers le projet Ferdinand Clovis Pin mon parcours scolaire sur les chemins du centenaire de la Grande Guerre.

* * *

Dans la salle de classe, baignée par la lumière du soleil et emplie des trépidations sonores des autres enfants, les lignes noircies se multipliaient sur ma feuille abîmée. Je relevai le regard sur ma camarade en serrant mon stylo à quatre couleurs tellement fort que ma main était parcourue de spasmes, que mes jointures blanchissaient et on se fixait intensément. Émilie prononça quelques mots, je complétais sa phrase en formant une rime avec le vers précédent et ma main tremblotante s'empressa de l'écrire avec frénésie, souillant d'encre une nouvelle ligne. L'exaltation de la contention aboutissante – malgré le sujet macabre et sinistre de nos écrits – luisait dans nos pupilles rondes, et nos idées vaporeuses semblaient prendre forme d'elles-mêmes sur le papier.

Un jour précédant celui-ci, notre maître nous avait demandé d'écrire un poème sur ce fameux poilu de la Grande Guerre, Ferdinand Clovis Pin. J'avais réalisé une ébauche seule qui s'était avérée être un hors-sujet total, et à la suite de cet épisode la satisfaction de constater un bien meilleur résultat, doublée par les compliments du maître, nous était d'autant plus appréciable. Il ne s'agissait bien sûr pas là d'une œuvre bien fameuse, mais le rendu nous contentait, et nous faisait, déjà, ouvrir les yeux sur les infamies passées.

L'année suivante, j'entrai enfin au collège ; j'avais pris quelques centimètres pendant l'été mais la candeur voilait toujours mes yeux d'enfant. En fin d'année scolaire de CM2, nous avons assisté à l'inauguration de la salle Ferdinand Clovis Pin au collège Camille Guérin, et ce fut pour moi un autre moment prégnant de cette aventure. Avec quelques élèves de troisième et quelques autres élèves de primaire, nous avons lu divers textes

devant une assemblée, puis nous nous étions dirigés vers la salle en question. Là, plusieurs effets personnels de ce cher soldat ainsi que des portraits et photographies de celui-ci ornaient fièrement les quatre cloisons. Sur des panneaux, étaient épinglés la totalité des poèmes réalisés par mes camarades et moi-même accompagnés d'un bon nombre de nos dessins. Je les trouvais si jolis, là, sur les grilles de fer, ancrés sur les feuilles et comme complétant nos mots parfois maladroits.

Une fois encore, ce n'était pas du grand art et en les revoyant certains traits laissent à désirer, mais un insondable sentiment s'en dégageait et il concordait à la perfection avec les mots qui le jouxtaient.

Puis mes iris curieux s'attardèrent sur les représentations de Ferdinand Clovis Pin. De taille moyenne, il possédait un visage anguleux encadré de cheveux coupés court, des yeux diaphanes semblables à des orbes de verre surmontant son nez fin, et une moustache qui ourlait ses lèvres entrouvertes. Son regard impénétrable semblait fixer un horizon inconnu et ses expressions étaient neutres. Mais de manière générale il s'apparentait à n'importe quel civil de l'époque, dont on trouve parfois les photographies dans les livres d'histoire, ces mêmes civils qui peu après seront forcés de mener un combat qui n'est pas le leur, et qui en seront récompensés par la mort, l'accablement de leurs proches, et l'oubli ; et s'ils s'en sortent, ils ne trouveront qu'une Europe dévastée, un équilibre disloqué, et n'auront que leurs réminiscences pour se rappeler d'une paix et d'une ataraxie lointaines.

* * *

Le 11 novembre 2015, pratiquement un an subséquent ce jour où les collégiens nous avaient lu les lettres, j'assistai pour la première fois à une cérémonie officielle et non des moindres ; la commémoration de l'Armistice. Cet armistice qui devait annoncer « la Der des Ders »... Tout ce monde m'impressionnait, et une partie de moi commençait à saisir l'importance de ce jour, ce jour d'automne 1918, attendu avec tant d'ardeur par les militaires et les civils en guerre. Durant la cérémonie je lus un extrait d'un poème écrit par deux de mes anciennes camarades, et nous déposâmes un peu plus tard des fleurs au pied du monument aux morts. Mes souvenirs de cette matinée sont assez flous car lointains et confondus dans ceux de la deuxième fois où j'eus l'occasion d'assister à nouveau à la commémoration de l'Armistice, mais je me souviens du sentiment de deuil en pensant à toutes ces hommes qui ont laissé leurs vies au prix de notre liberté, couplé à celui de la fierté de pouvoir leur rendre hommage.

Il ne se passa rien de bien particulier durant mon année de sixième jusqu'en octobre 2016, où je partis en direction de Verdun avec une poignée de mes camarades de cinquième et une majorité d'élèves de troisième, pour un voyage d'une durée de quatre jours, afin de participer aux commémorations du centenaire de la reprise du fort de Douaumont, le 24 octobre 1916, par le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc devenu aujourd'hui le Régiment d'Infanterie Chars de Marine (RICM), basé à Poitiers

et avec lequel mon collègue avait signé un partenariat. Après avoir voyagé de longues heures en bus, nous fîmes une halte dans la commune de Vauxaillon, plus précisément dans sa nécropole nationale. Le vent automnal soufflait timidement, faisant s'agiter gracieusement l'herbe verte et drue et les tombes pâles s'alignaient de manière calculée, semblant sortir de terre, immaculées et nombreuses, si bien qu'on apercevait plus qu'un amas de formes blanches si on regardait en contre-bas. Nous nous postâmes face à la sépulture de Ferdinand Clovis Pin et certains élèves lurent des textes, à la suite de quoi il y eut un dépôt de gerbe et une minute de silence. A l'issue de cette petite cérémonie nous nous rendîmes à Verdun en empruntant les derniers kilomètres d'un axe de communication baptisé « Voie sacrée », puisqu'elle représentait la seule voie épargnée par les tirs allemands pour ravitailler côté français le camp retranché de Verdun.

Le lendemain, samedi 22 octobre, nous assistâmes à une visite de la citadelle de Verdun, parcourue par sept kilomètres de galeries souterraines et où pouvaient loger 10 000 soldats, visite durant laquelle des explications nous étaient données sur le quotidien éprouvant des poilus. J'appris alors que le choix du corps du célèbre soldat inconnu s'était déroulé dans une des salles de cette même citadelle, par le soldat Auguste Thin, en déposant une gerbe sur le cercueil de cet inconnu qui à mon grand étonnement ne fut enterré ensuite sous l'arc de Triomphe qu'en janvier 1920. L'après-midi, nous nous rendîmes dans le cimetière allemand d'Amel-sur-l'Etang, où reposaient plus de deux mille soldats. Contrairement à celles de la nécropole nationale de Vauxaillon, les pierres tombales de soldats chrétiens étaient grises, basses, larges et davantage tassées. Et pourtant, malgré les différences de nationalité ou de pierres tombales, ces hommes avaient vécu le même enfer que les Français.

Ensuite, avec les autres collégiens nous découvriâmes la nécropole nationale et l'ossuaire de Douaumont, qui regroupent plus de 8 400 sépultures individuelles et les ossements de plus de 130 000 soldats inconnus tués sur le champ de bataille de Verdun. A la simple pensée que ces innombrables tombes étaient symboliques d'une minuscule part des pertes humaines subies durant ce conflit, je fus éprise d'une douleur nauséuse et viscérale. Mais mon mal-être doubla à la vue de l'ossuaire ; sa tour s'apparentait indubitablement à un obus, et les ossements entassés derrière les vitres épaisses nous offraient une vue tout bonnement glaçante. Nous quittâmes en fin d'après-midi ce lieu sépulcral pour parcourir l'ancien champs de bataille de Verdun autour de la nécropole nationale de Douaumont, paysage lunaire si on en soustrayait la végétation verdoyante et qui témoignait de la brutalité des combats infernaux qui y avaient jadis lieu, de la manière dont la terre avait été retournée et dévastée, cette même terre qui avait vu naître certains acteurs de ce théâtre funeste.

Le dimanche 23 octobre, nous débutâmes la journée par la visite des ruines d'un village détruit durant la Grande Guerre, Fleury-devant-Douaumont ; encore une fois les conséquences du sinistre destin de cette ancienne commune étaient désolantes et bien visibles. J'arrivais si bien à les imaginer, ces silhouettes émaciées qui se découpaient dans les nuées nocives, courant sous les projectiles meurtriers qui fendaient l'air comme

des lames. La matinée se poursuivit par la visite libre du nouveau mémorial de Verdun, qui fut très complète, avec une scénographie innovante, qui nous plongeait spirituellement dans les abîmes infernales de Verdun. L'après-midi, nous visitâmes une forêt ; une forêt avec tout ce qu'il y a de plus sylvestre, pourtant analogue aux conflits de 14-18. En effet celle-ci se situait sur l'ancien champ de bataille de Verdun, sa dense végétation ayant bien poussé, nourrie par un sol meurtri et sa canopée semblant se refermer sur les vestiges de l'enfer.

C'est après avoir dîné en compagnie des marsouins du RICM que le bus nous déposa en face du fameux ossuaire de Douaumont, qui trônait, fier, menaçant, et dont le phare situé à sa cime éclairait la toile sombre piquée d'astres brillants de ses faisceaux lumineux aux couleurs de la patrie. Après une cérémonie à l'intérieur de cet ossuaire, où des textes furent lus et des chants interprétés, on nous confia à tous un flambeau et ainsi, nous nous dirigeâmes vers le fort de Douaumont. Le froid mordant nous gelait les doigts paradoxalement aux flammes qui illuminaient chaleureusement la nuit, dévorant le bois effervescent dont les particules ardentes s'envolaient dans l'air, traversant l'obscurité jusqu'à s'y confondre. Je marchais sans un mot, méditant sur l'horreur traversée par les hommes, notamment ceux qui avaient repris le fort vers lequel nous nous dirigeons il y a de cela cent ans. Des hommes obligés de mener une guerre qu'ils n'avaient pas souhaitée pour la plupart, un conflit qui allait tuer des millions d'hommes et plonger des centaines de milliers de femmes dans un deuil de masse. Des femmes qui avaient dû combler aussi l'absence des hommes en prenant leur place dans les champs, les usines et les bureaux, n'ayant que l'espoir pour les faire tenir. Et tous ces orphelins qu'on oublie bien souvent. C'est sur ces pensées que j'arrivai au fort de Douaumont avec les militaires du RICM et les professeurs encadrant la sortie. Après d'autres discours on entonna *La Marseillaise* à l'unisson tandis que les larmes salées qui coulaient à flot sur mes joues rougies par le froid se mélangeaient à la pluie glaciale.

Notre périple prit fin le 24 octobre, à l'issue de l'ultime cérémonie, celle qui rendait hommage aux troupes coloniales ayant combattu si bravement pour la France, pays qui n'était pas le leur. Je réalisai d'ailleurs durant cette cérémonie que j'en ignorais beaucoup à leur sujet et l'ampleur de leur participation durant la Grande Guerre. Eux non plus n'étaient pas sortis indemnes de cette bêtise qu'est la guerre, bêtise qui continue d'être entretenue par les hommes – la perte d'un seul être humain n'est-elle pas une affliction assez douloureuse pour qu'on s'obstine à la multiplier par des millions ? – Durant ce voyage je me rendis compte à quel point c'était changeant et attristant de ne pas être chez soi avec ses proches durant quatre jours, alors qu'en était-il de quatre ans de séparation comme l'avaient vécu des millions de soldats et de femmes ?

Le restant de l'année de cinquième, il ne se produisit plus grand-chose en rapport avec ce projet ou la guerre de 14-18, mais ce ne fut pas le cas de l'année de quatrième. Sur notre emploi du temps figurait une heure dans la semaine, le vendredi après-midi dans

mon cas, durant laquelle notamment nous recensons dans des tableaux les 1 480 soldats inhumés dans les tombes individuelles de la nécropole nationale de Vauxaillon, relevant des informations sur leur identité, leur situation militaire et leur mort. La plupart étaient tombés en 1917 et en 1918 lors des combats du Chemin des Dames, dans le département de l'Aisne, surtout sur les communes meurtries de Vauxaillon et de Laffaux. Plus tard, par groupes de deux ou trois élèves, nous rédigeons un texte accompagné de photos sur 24 soldats recrutés dans la Vienne et inhumés dans cette nécropole. C'était un travail consciencieux qui faisait appel à notre concentration, mais pour la plupart nous savions pourquoi nous faisons cela et nos actions prenaient tout leur sens.

En parallèle à cela mais toujours dans le cadre du projet, des répétitions de danse avaient lieu au gymnase le lundi à l'heure de la pause déjeuner, et j'y participais. Encore une fois cela demandait du temps, de l'énergie et de l'investissement, mais nous étions capables de remplir les conditions car nous savions pour quoi et pour qui nous travaillions autant, et nous avons cette impression d'habiter les rôles que nous jouions. Nos gestes comblaient le silence des mots et à travers la chorégraphie, nous exprimions nos sentiments et une partie de nous-mêmes intraduisibles par la parole. Nous étions ces gens heureux qui basculaient subitement dans l'enfer de la guerre, obéissants aux plus grands, fourvoyés, dans une acrimonie sourde, qui tuaient leurs semblables par « devoir », ces femmes seules et débordées, ces corps, ces âmes et ces cœurs blessés, rompus, harassés, vidés.

Il y avait également une chorale dont je ne faisais pas partie, qui prévoyait de se produire comme nous danseurs à Vauxaillon, en septembre 2018.

Cette année-là je fus également présente à la commémoration de l'Armistice, dont je garde d'avantage de souvenirs puisque celle-ci me marqua bien plus, peut-être grâce au gain de maturité dont je bénéficiai en deux ans. En mai nous présentions notre projet à des plus jeunes que nous en présence d'un collectionneur, des élèves de CM1, qui se montrèrent intéressés et respectueux à notre égard ; et dans le cadre des cours d'arts plastiques nous réalisâmes un court métrage qui en fait était l'assemblage de nos plans vidéos : des cartes postales datant de 14-18 où nous animions des éléments.

Puis en fin d'année scolaire de quatrième une autre cérémonie importante dans ce parcours se déroula au collège, intitulée « Terres du souvenir », durant laquelle la totalité des élèves de notre collège dont moi-même, ce qui représentait plus de 430 adolescents, rendirent hommage au même effectif d'hommes inhumés à Vauxaillon en égrenant leurs noms et en mélangeant leurs terres natales dans une urne, accompagnés par des chants et des interprétations musicales, clôturée par une minute de silence et le chant de *La Marseillaise*. Le contenu de l'urne sera destiné à la plantation d'un arbre en novembre prochain, au sein du collège portant désormais fièrement le nom de Ferdinand Clovis Pin !

Enfin, en septembre 2018, eu lieu « l'ultime étape » de ce parcours scolaire sur les chemins du centenaire de la Grande Guerre, un chemin qui pour moi ne connaîtra jamais de véritable fin : notre voyage de six jours à Vauxaillon. Le mercredi 12 septembre, nous quittâmes Poitiers aux alentours de sept heures du matin, sur le point de réaliser ce que nous avions mis si longtemps à mettre au point. Le voyage dura jusqu'en milieu d'après-midi, et sitôt arrivés nous dûmes répéter pour la cérémonie « Terres du souvenir » qui était programmée deux jours plus tard. Celle-ci devait se dérouler en les mêmes lieux que j'avais foulé deux ans auparavant, soit la fameuse nécropole nationale de Vauxaillon. De vagues réminiscences me revinrent à l'esprit, rendant l'endroit et la cérémonie de vendredi d'autant plus émouvants. Cependant nous venions d'enchaîner plusieurs heures de route et remonter le terrain en pente sous un soleil de plomb à plusieurs reprises n'était pas chose facile. Enfin, étant donné les souffrances vécues par les centaines d'hommes reposant en ce lieu-même où nous nous trouvions, ça n'était finalement pas grand-chose, d'autant plus qu'après nous pûmes dormir sous un toit et sur nos deux oreilles.

Le 13 septembre, nous fûmes réveillés de bonne heure et par une alarme incendie particulièrement irritante ; mais ça valait mieux que d'être réveillé par des sons de détonations après une nuit de sommeil non réparateur, avec les nerfs à vif, surtout que « l'incendie » s'était avéré être une fausse alerte. Notre journée débuta par une visite des lieux de combats du sinistrement célèbre Chemin des Dames, de par notamment l'échec sanglant de l'offensive Nivelles en avril 1917, point culminant des combats qui y eurent lieu. Là aussi à Craonne, identiquement aux vestiges des villages visités en cinquième, les stigmates du passé déformaient tant le paysage troué de cratères d'obus qu'on s'imaginait mal, qu'avant que le conflit ne débute, l'endroit offrait une vue sur un petit village du nord de la France, sans explosifs pour perturber la tranquillité de la vie rurale sans lendemain après le passage dévastateur de la guerre ; c'est d'ailleurs ce lieu funèbre qui avait inspiré la populaire chanson de Craonne en 1917. La visite se poursuivit par un ancien blockhaus allemand puis le belvédère du plateau de Californie – lequel nous offrait une vue périphérique sur le plateau –, suite à quoi nous fîmes une pause pour entonner *La chanson de Craonne*. Notre périple se conclut par un arrêt au cimetière allemand de Cerny-en-Laonnois, qui jouxtait un cimetière français. J'ai trouvé cela particulièrement touchant ; ils s'étaient entre-tués durant la guerre, et reposaient désormais en paix, ensemble. Nous passions en bus devant le monument « Constellation de la douleur » dédié aux combattants noirs-africains de l'armée française, et devant le Jardin de Mémoire de Laffaux, site iconique de l'offensive française en 1917.

L'après-midi nous répétions la chorégraphie de notre production de danse de samedi ; maintenant que l'on pouvait voir là où nous allions nous produire et se rendre compte à quel point c'était proche dans le temps, l'appréhension montait d'un cran, faussait les mouvements de certains et compliquait notre tâche.

Vendredi matin, l'animation était palpable au Centre Permanent d'Initiation à

l'Environnement : la cérémonie la plus conséquente avait lieu dans moins de deux heures et elle était synonyme d'une attitude exemplaire de notre part. Nous étions vêtus sobrement et un bleuet, la fleur du souvenir, ornait nos habits à tous. Dans une marche calculée, nous montâmes jusque dans nos rangs, des enveloppes de terre en main, guidés par le chant d'un guitariste puis, déposâmes la terre natale des soldats au pied de leurs pierres tombales, prenant quelques secondes pour nous recueillir devant elles. Une fois la terre versée jusqu'au dernier grain, afin qu'un échantillon de là d'où viennent ces soldats les accompagnent dans leur sommeil éternel, nous nous avançâmes de manière calculée encore une fois et deux de nos camarades lurent deux textes très touchants. Une phrase m'a d'ailleurs beaucoup marquée, qui affirmait que si la civilisation ne résidait pas dans le cœur des hommes, elle ne résidait nulle part ; et je suis parfaitement d'accord avec cette belle affirmation.

Durant le temps-libre qui nous fut accordé l'après-midi, je décidai de dormir un peu, puis on me réveilla pour aller voir le film « Charlot soldat » de Charlie Chaplin, réalisé il y a de cela 100 ans. C'était très comique, pour un sujet aussi sérieux, mais j'ai bien aimé. Ensuite, la chorale d'un collège d'Anizy-le-Château se produisit sur scène, très beau spectacle animé par leurs chants entraînants et parfois plus mornes, comme lorsqu'ils ont interprété *La chanson de Craonne*, créant un contraste marquant.

Le samedi 15 septembre arriva plus vite que prévu, signifiant aussi que l'heure de notre représentation de danse si préparée allait sonner. Dans le bus, tout le monde avait une attitude perturbée, voire angoissée, mais le stress redoubla d'ampleur en voyant le monde présent dans la salle, les yeux et les oreilles grands ouverts, semblant nous scanner du regard. Une fois changés, et comme rien ne semblait interférer dans ce qui était prévu, nous montâmes sur scènes avec les vifs encouragements de Madame Massé, professeure d'EPS qui nous avait, secondée par une professeure de danse, guidés dans la préparations minutieuse du spectacle. Nous nous exposâmes alors à la vue stressante des spectateurs, et éclairés par les projecteurs, commençâmes à danser. Les premiers pas furent difficiles pour moi, mais au fil de la musique, l'appréhension semblait s'évaporer comme la sueur s'échappait des pores de ma peau. J'exécutai la chorégraphie dans des gestes quasiment automatiques, calculés, mémorisés. J'oubliais tout, j'oubliais le collège, les cours de Maths, mon lit, ma vie douillette ; j'incarnais les rôles que je jouais, j'incarnais l'Histoire, dans un sens, tout comme mes camarades, tandis qu'un sentiment innommable semblait se dégager de notre danse. A l'issue de notre prestation nous fûmes vivement applaudis et félicités, ce qui laissa dans mon cœur une chaleur ineffable.

Nous prîmes après cela un déjeuner qui nous redonna des forces avant d'assister à une conférence portant sur l'engagement des soldats marocains aux côtés de la France pendant la Grande Guerre, qui fût extrêmement complète – peut-être même trop pour moi qui eut du mal à suivre par moments – mais non moins passionnante.

À la suite de cette conférence on pouvait choisir d'assister ou non à une deuxième

conférence sur « Les dames américaines », à laquelle je décidai de répondre présente, portant un intérêt particulier au rôle des femmes durant la guerre qui comme celui des tirailleurs sénégalais, était un peu effacé de la mémoire collective. La visite du musée franco-américain de Blérancourt nous permit de mieux visualiser ce dont on nous parlait durant les conférences et nous assistâmes ensuite à la représentation du Jazz band d'un lycée de Chicago et la chorale d'un lycée de Soissons, note joyeuse qui mit un terme à cette journée.

Le dimanche 16 septembre, nous fûmes réveillés à six heures du matin, pour une randonnée sur le Mont des Singes. Ce n'était pas fatigant, mais étonnamment long. Durant notre marche entre-coupée de nombreuses pauses, je me rendis alors compte que cette histoire datant d'un siècle n'était finalement pas si lointaine ; le décor semblait figé dans le temps, à l'exception de la flore qui dominait à présent le paysage. Les débris rouillés jonchaient le sol par endroits, à moitié ensevelis dans la terre, terre portant les marques des combats d'il y a 100 ans. Il y a 100 ans moins un jour, le soldat Ferdinand Clovis Pin était tombé ici-même, comme beaucoup d'autres. Difficile de l'imaginer pourtant, avec ce soleil qui nous réchauffait chaleureusement, ces ruisseaux qui gargouillaient et ces oiseaux qui gazouillaient, contrastant considérablement avec les traces que la guerre avait laissé dans le sol. Au bout de ce parcours émouvant, le Jazz band se produit à nouveau et nous allâmes manger. Nous dûmes nous changer dans le bus puis nous nous rendîmes à la nécropole nationale de Vauxaillon pour une cérémonie. Malheureusement, en chemin, un mal de ventre atroce me prit et mon abdomen se contracta violemment sous la douleur. J'arrivai à remonter la pente jusqu'à la nécropole mais une fois là-haut, je m'effondrai tant la douleur était insoutenable, et m'endormis presque aussitôt. Ce fut un grand dommage pour moi, parce que ce qu'on me racontera ne sera jamais chose pareille que vivre la cérémonie, mais je n'y pouvais hélas pas grand-chose.

Le soir, j'allais heureusement mieux et je pus assister au concert, où la chorale de notre collègue se produit en compagnie d'autres chorales. Les voix mélodieuses des chanteurs s'élevaient dans la cathédrale, résonnant de manière séraphique tandis qu'une sorte d'ivresse frivole et éphémère me submergeait. C'était très animé, et j'ai beaucoup aimé l'ambiance, qui persista jusque dans le bus où nous scandâmes *La Marseillaise* joyeusement.

Le lundi 17 septembre marqua la dernière étape de notre voyage, et dans un sens de ce projet, mais moi je n'y vois pas de fin concrète. La journée commença avec une cérémonie visant à rendre hommage aux 24 poilus recrutés dans la Vienne en 14-18 et enterrés dans la nécropole nationale de Vauxaillon. Par deux, nous allâmes déposer synchroniquement des fleurs d'un blanc épuré et immaculés devant leurs tombes de la même nuance. Un de nos camarade interpréta *La chanson de Craonne* à nouveau puis notre professeure d'Education musicale entama *La Marseillaise*, suivie par une mélodie qui se mua en chœur harmonieux. En essaim, nous allâmes ensuite former un arc de cercle autour de la sépulture de Ferdinand Clovis Pin, la cintrant de nos

présences, et notre ancien principal, Monsieur Cheniguer, énonça un discours comme s'il s'adressait au défunt lui-même, qu'il termina par l'affirmation : « Nous vous avons promis de ne pas vous oublier, c'est chose faite » ce à quoi nous répondîmes d'une clameur assurée : « Nous sommes les élèves du collège Ferdinand Clovis Pin » ! L'une des descendantes de Ferdinand Pin narra ensuite le début de cette belle odyssee, qui en fit larmoyer plus d'un. En effet, cent ans plus tôt, à quelques semaines de l'armistice, cet homme avait rendu son dernier souffle au prix d'une victoire peu significative face à un tel sacrifice et hélas, face à tant d'autres. Un peu de temps nous fut ensuite accordé pour converser avec les porte-drapeaux et la descendante en question ; bien que notre dernière interaction remontait à presque quatre ans, elle se souvenait de moi. Quelques échanges et photographies plus tard, nous fûmes installés dans le bus, disant adieu – ou au revoir, qui sait ? – à ce lieu si significatif qu'était cette nécropole. Partagée entre la joie de retrouver ma paisible vie d'adolescente et la mélancolie des au revoir qui me pinçait le cœur, je méditais sur mon parcours dans le cadre de ce projet.

J'estimai enfin la chance que j'avais d'en faire partie, ayant ainsi été sensibilisée à des choses dépassant l'entendement – car n'est-ce pas les jeunes qu'il faut sensibiliser afin d'éviter qu'ils reproduisent les erreurs de leurs ancêtres ? –, me faisant voir les choses plus en profondeur et dans une dimension plus élargie. Cette sorte d'introspection personnelle m'a permis de me rendre compte de toute la laideur que la cupidité pouvait apporter à l'humanité. Je tiens ainsi à insister sur tout ce que m'a apporté cette aventure sur le plan civique et moral, car maintenant, au-delà d'un nom et d'une date, au-delà d'un nombre, je vois en tous ces hommes des êtres humains, identiques à nous, qui ne souhaitaient que vivre et dont le destin a été broyé par la guerre.

A mesure que nous nous rapprochions de Poitiers, mes papillons noirs prenaient leur envol, laissant place à un optimisme pour l'avenir. Car lorsque je regarderais d'un œil plus clairvoyant et nostalgique mes accomplissements passés, je pourrais être fière comme je le suis déjà car désormais, Ferdinand Clovis Pin ne sera pas seulement gravé sur sa pierre tombale et dans les cœurs de ses descendants anonymes, mais aussi profondément inscrit dans nos esprits vifs, jeunes et libres.

Pensées à Ferdinand Clovis Pin et à tous ces hommes dont les destinées se sont retrouvées étroitement liées aux nôtres par un lien insécable et presque miraculeux.